

PATRICK
KÉCHICHIAN

LE DEHORS

N'EST

PAS LOIN



TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

23 MARS 2020 / 14H / **N° 11**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

L’ordinaire des grandes villes, c’est le bruit, parfois assourdissant. On voudrait dire aux automobilistes, aux camionneurs, aux motards, et à quelques jeunes fêtards en grappe sous nos fenêtres, de mieux mesurer la nuisance sonore qu’ils produisent.

À Paris au milieu du mois d’août, durant peu de jours et de nuits, le bruit est bien moindre, et l’on est comme en vacances, traversant les rues en dehors des clous, avec une insouciance heureuse, presque un sentiment de possession de la ville. En cette toute fin de l’hiver de l’année 2020, alors que le printemps commence à poindre, que les bourgeons éclosent, c’est un étrange et peu ordinaire silence qui s’est installé, qui n’a aucun effet apaisant, qui met en alerte.

Une sorte de suspension, comme si tout le souffle urbain était retenu dans la gorge et les poumons de la cité. On pourrait s'en réjouir, et même en jouir, ou éprouver un apaisement... et puis non, pas du tout, c'est même tout le contraire. Diffuse, difficile à cerner, l'inquiétude reste à fleur de peau. On tend l'oreille, mais vainement : aucun écho.

Alors, dans ce silence, ou plus précisément dans ce bruit qui manque, fait défaut, cantonné chez soi, on se met à penser. Ou du moins, on essaye, à frais nouveaux. On en a le loisir, et même dans des conditions en apparence optimales. Mais cette pensée, en une telle circonstance, est tout sauf sereine. À chaque instant, elle risque même de se diluer dans l'anxiété, de devenir précipité d'angoisse. Une sorte de noire divagation s'installe, qui ennuage la pensée, plus forte en certaines heures – pour moi, dès que le soir approche. La nuit venue, on en vient presque à regretter le tintamarre juvénile des terrasses, la fumée de cigarette qui monte des trottoirs encombrés, le vrombissement des motos ou des voitures. Ces derniers jours, des applaudissements, quelques voix chantantes, des notes de musique, contrarient heureusement le lourd silence, et les miasmes invisibles qu'il transporte.

Dans cette veille, quelle idée peut nous venir, qu'il faut s'efforcer d'articuler, de formuler, de préserver de cette crainte qui est dans l'air, dans les regards et le mouvement des corps ? Celle, par exemple, allons-y carrément, du

dedans et du dehors et de la sensible frontière qui les sépare, ou les rapproche. Je reviens à la première personne, celle de mon confinement. Avant ces jours d'épidémie et de désarroi aux contours flous, le dehors, certes, pouvait m'affecter, m'envahir. En lisant les journaux, en écoutant la radio, je pouvais percevoir, avec précision, information et réflexion, la menace qui pesait sur telle ou telle partie du monde, telle population, ethnie ou groupe, parfois proche. Des catastrophes, naturelles ou non, étaient désignées, décrites, analysées, reliées entre elles. Certaines étaient anticipées. Je compatissais, parfois jusqu'aux larmes. Mais l'impuissance était bien là, massive, muette, évidente, objective et donc protectrice de ma propre personne, que je le veuille ou non. Infranchissable mais transparente la barrière qui, en même temps m'abritait de tous les maux, ou de la plupart, et me donnait d'assister aux affres, incuries et folies du monde. En homme raisonnable, en chrétien tolérant qui refuse – avec une certaine condescendance, il faut bien le dire – les colères et les vitupérations, les jugements à l'emporte-pièce, l'humeur méchante, les partis pris idéologiques ou philosophiques, j'observais, pensais, partageais parfois, avec un ami, un proche, telle pensée ou question...

Quant à mon intériorité, elle suivait cahin-caha son propre chemin, dans le refuge de ma maison et de ma tête, sous la protection de ma bibliothèque et des personnes proches, aimées. Dieu le sait, dans cette tête, cela n'allait pas toujours bien. La productivité de mon esprit

laissait souvent à désirer, en termes de qualité plus encore que de quantité. Parfois même, cela déraillait, vers le rêve ou quelque fantasmagorie incontrôlable. Des images du dehors surgissaient, mais demeuraient images, sans réelle menace. Globalement les choses, toutes les choses, du dedans, elles, étaient à l'abri, libres, y compris de déraisonner, de suivre leurs propres chemins et travers, mais dans un espace bien délimité, protégé et identifié : le mien.

Et puis patatras ! Le dehors a surgi dans cet espace, s'est imposé, au cœur même du dispositif, le dénonçant. La frontière n'est plus simplement transparente, elle devient, d'une minute à l'autre, poreuse. Cela suinte de partout. Mon dedans est attaqué – pour la première fois avec cette brutalité, cette frontalité. L'abri de ma propre personne n'est plus sûr, plus sûr du tout. Je ne peux plus, désormais, me prélasser dans les pauvres œuvres d'un moi inattaquable, autonome. L'être spirituel et intérieur dont, secrètement, sans l'avouer, je faisais mon projet, mon motif, ma raison d'être, mon identité, et presque ma gloire, doit affronter une autre vérité : celle du réel. Et de quel droit, de cela, me plaindrais-je ? Cette relativisation, dois-je, clamant ma propre innocence, la condamner ? À l'empire microscopique de mon dedans triomphant, n'est-il pas temps de soumettre l'épreuve décisive, virtuellement mortelle, du dehors ?

Et d'ailleurs, Charles Péguy, dans la *Note conjointe*, peu de temps avant sa mort au champ d'honneur, écrit :

En réalité tout ce grand besoin de fixer l'esprit est un besoin de paresse et d'expression même de la paresse intellectuelle. Ils veulent avant tout être tranquilles. Ils veulent avant tout être sédentaires. Cette même tentation de paresse, cette même fatigue, ce même besoin de tranquillité pour demain qui les fait tous fonctionnaires est le même aussi qui les fait tous intellectuels. De même qu'ils courent tous après les chaires, non point parce qu'on y enseigne, mais parce qu'on y est assis, de même ils veulent avant tout une philosophie, un système de pensée, de connaissance où on est assis.

Ce qu'ils nomment la bonne ordonnance de la pensée, c'est la tranquillité du penseur.

PATRICK KÉCHICHIAN

20 MARS 2020

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun ; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre.

Voilà pourquoi la collection «Tracts» fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands «tracts de la NRF» qui parurent dans les années 1930, signés par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps : «Nous vivons les mots quand ils sont justes.»

Puissions-nous tous ensemble faire revivre cette belle exigence.

ANTOINE GALLIMARD





L'être spirituel et intérieur dont, secrètement, sans l'avouer, je faisais mon projet, mon motif, ma raison d'être, mon identité, et presque ma gloire, doit affronter une autre vérité: celle du réel. Et de quel droit, de cela, me plaindrais-je ? Cette relativisation, dois-je, clamant ma propre innocence, la condamner ? À l'empire microscopique de mon dedans triomphant, n'est-il pas temps de soumettre l'épreuve décisive, virtuellement mortelle, du dehors ?

PATRICK KÉCHICHIAN

PATRICK KÉCHICHIAN, NÉ EN 1951 À PARIS, A LONGTEMPS ÉTÉ JOURNALISTE ET CRITIQUE LITTÉRAIRE AU MONDE. IL A PUBLIÉ QUELQUES LIVRES, NOTAMMENT *PAULHAN ET SON CONTRAIRE* (GALLIMARD, 2011), *PETIT ÉLOGE DU CATHOLICISME* (FOLIO, 2009) ET *LA DÉFAVEUR* (AD SOLEM, 2017).

TRACTS.GALLIMARD.FR

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : **ANTOINE GALLIMARD**

DIRECTION ÉDITORIALE : **ALBAN CERISIER**

ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR

GALLIMARD • 5 RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS • FRANCE • GALLIMARD.FR

DÉPÔT LÉgal : MARS 2020 © ÉDITIONS GALLIMARD, 2020

23 MARS 2020

PATRICK
KÉCHICHIAN

**LE DEHORS
N'EST
PAS LOIN**



23 MARS 2020 / 14 H / N° 11
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**Le Dehors
n'est pas loin
Patrick Kéchichian**

Cette édition électronique du livre
Le Dehors n'est pas loin de Patrick Kéchichian
a été réalisée le 23 mars 2020
par les Éditions Gallimard.
ISBN : 9782072909924